

•Eugène Ionesco, *Hugoliade*, traduit du roumain par Dragomir Costineanu, Gallimard, Paris, 1982

Ionesco-la-haine

***Hugoliade*, ou l'horreur du succès**

par Pierre-Marc de Biasi

Dites-moi qui vous détestez, pourquoi, comment, à quel point, et je vous dirai qui vous êtes. Si j'étais éditeur, je lancerais "Répulsions" : une collection sur la haine en littérature. Non plus "l'écrivain par lui-même" mais "l'écrivain par ses haines" : une collection de monographies venimeuses qui deviendrait vite canonique, et qui fédérerait les plus grands noms puisque, du côté de la critique autant que des auteurs, ce sont presque toujours les meilleurs qui sont aussi les plus méchants. Inutile de citer des noms. On y envisagerait la chronologie des exécutions et des ressentiments: — haines de jeunesse et de maturité, détestations charnières, aversion des dernières années, etc.— la genèse des répulsions, l'horizon d'attente des dégoûts, bref une théorie complète des abominations et des rancunes. Un régal, cent pour cent strychnine.

Dans cette série imaginaire, le volume "Ionesco" pourrait ne pas manquer d'ampleur, et, depuis 1982, on entrevoit même assez bien par où il faudrait commencer. En 1982, en effet, paraissait aux éditions Gallimard un curieux petit texte de 1935-1936, intitulé *Hugoliade* : la traduction de quatre articles féroces et complètement oubliés, que le jeune Ionesco, alors à peine connu comme poète et critique littéraire, avait publié dans la presse roumaine sous le titre général "La vie grotesque et tragique de Victor Hugo". Revenant

en quelques lignes de préface sur cet “exercice méchant” écrit à l’âge de vingt-six ans, le vieux dramaturge, s’excusait un peu en parlant de “biographie ironique”, en citant Gide (le plus grand poète français? “Victor Hugo, hélas.”) et Cocteau (Victor Hugo ? “un fou qui se croyait Victor Hugo”) : “J’aimais beaucoup dans ma jeunesse déboulonner les grands hommes”. En fait de démystification, *Hugoliade* est un véritable jeu de massacre. Pourtant, ce projet de biographie-charge n’a pas été achevé par le jeune écrivain : le récit antihagiographique, parodique en diable et polémique au-delà du permis, devait aller de la naissance à la mort du poète, pour aboutir à un bouquet de fiel final tout entier consacré à l’agonie du grand homme. Une sorte d’apologie à rebours, une antimatière d’Aragon. Mais dans la version publiée le bras meurtrier du jeune Ionesco reste suspendu à mi-course : l’histoire s’arrête à la quarante-cinquième année du grand génie. Pourquoi? Difficile à dire. Existe-t-il des manuscrits inédits du texte entier? Ce n’est pas exclu. En tout cas, ce qui est certain, c’est que ce texte inachevé et atypique n’aurait pas été exhumé du néant si, entre temps, son auteur n’était à son tour devenu un autre “grand homme” de la littérature, en tant que tel passible, si l’on veut, du même décapage à l’acide nitrique.

Hugoliade contient donc quatre chapitres passant en revue sans la moindre indulgence (c’est le moins qu’on puisse dire) les tares qui, selon Ionesco, constituent l’envers du mythe hugolien : une ambition démesurée alliée à une intelligence “plus que sous-médiocre”, une mauvaise foi mesquine et calculatrice, une vanité et un appétit de notoriété inextinguibles, un opportunisme social fait de démagogie à l’égard des masses et de flagornerie à l’usage des puissants, un conformisme politique aveugle et ultra-réactionnaire;

dans la vie privée un égoïsme démesuré en toute circonstance et un instinct de conservation qui frise la plus profonde lâcheté, un mépris absolu des femmes soutenu par un machisme quasi pathologique; dans le domaine poétique, une jalousie épidermique envers tout autre gloire littéraire, une imposture de chaque instant et un goût intarissable pour les stéréotypes les plus insipides, une incapacité littéraire à produire autre chose que de l'enflure et du verbiage rimé. Bref, Victor Hugo était un nain, un bouffon, une pauvre chose dont tout le génie a consisté à savoir offrir aux larges masses la bouillie de stéréotypes qu'elle attendait : "un abdiqué de l'esprit, un raté, un non-lucide, monomane, obsédé de lui-même, quintessence de toutes les vanités". Le portrait, qui va bien au-delà de la charge, commence par les enfances du génie. C'est Sophie Hugo, la mère du poète, qui est "la principale coupable de sa carrière" : "Elle l'a fait renoncer à Polytechnique, études pourtant appropriées à son immense force de travail, comme à son intelligence limitée, et elle l'a jeté dans la littérature". Après quelques pages réservées à une éblouissante antithéorie du génie ("Toute gloire est le prix d'une déficience spirituelle. Un rapt de l'âme des choses"), le récit rejoint d'un bond 1843 et Ionesco saute sadiquement à pieds joints dans le plat le plus sacré des hugolâtres : V. Hugo est en voyage amoureux avec sa maîtresse Juliette dans les Pyrénées; il apprend la mort accidentelle de sa fille Léopoldine — la grande chance de sa carrière poétique, son aubaine, un véritable fonds de commerce — il revient de toute urgence et la machine à faire des vers douloureux se met en marche, produisant par centaines des pages habilement antidatées pour satisfaire à l'exigence prophétique (il l'avait senti, Dieu le lui avait soufflé), ou non moins habilement postdatées et réservées à des publications

ultérieures pour entretenir, une bonne dizaine d'années durant, la grandiose illusion d'un chagrin inconsolable. Ionesco, dont les canines de jeune vampire poussent visiblement de quelques millimètres à chaque page, s'en donne à cœur joie dans le genre sanglant et impitoyable. Opportuniste et veule dans sa vie privée, Hugo ne l'est pas moins dans sa complaisance pour le pouvoir en place : charité bien ordonnée commence toujours par soi-même et "chaque révolution lui apporte un petit quelque chose : pension de la part de Louis XVIII, Légion d'honneur de la part de Charles X et la paierie de la part de Louis-Philippe". Vaniteux jusqu'à l'inconcevable, Hugo garde une mentalité de laquais, ému jusqu'aux larmes, d'être admis parfois dans l'intimité des grands : "Ces petits faits et confidences, ce roi se montrant devant lui à peu près en caleçons, font de Victor Hugo un fervent royaliste — tout comme le fait d'avoir surpris, jadis, Chateaubriand en train de se laver les dents, l'avait fait admirer beaucoup et pour toujours ce poète préromantique." Ce culte du pouvoir n'a d'égal chez Hugo que la crainte extrême dans laquelle le plonge le moindre risque de voir compromise sa belle notoriété. Dans une narration rédigée tour à tour en prosopopée satirique (la nature parle comme Hugo, les fleurs, les oiseaux, les nuages se répandent en verbiages) puis en indirect libre (comme si on se trouvait dans la cervelle du grand génie), et avec des moments de dialogues ressemblant étrangement à un scénario de Bunuel (le bal masqué chez Thérèse), Ionesco ne manque pas de nous raconter par le menu à sa manière la trop célèbre histoire de Thérèse, l'épouse légère du caricaturiste François-Auguste Biard, séduite par le poète et en compagnie de qui, en 1845, Victor Hugo, pair de France, est surpris en flagrant délit d'adultère, par le commissaire de police et le mari, dans la

garçonnière qu'il avait fait aménager tout exprès pour leurs ébats : comment le poète, après s'être caché sous le lit, brandit son inviolabilité parlementaire pour échapper aux gendarmes, et prend la poudre d'escampette sans demander son reste, laissant Thérèse nue entre les mains de la maréchaussée qui l'enferme six mois à la prison de Saint-Lazare; puis, comment, de retour à la maison, il implore en sanglotant sa fidèle Adèle d'aller chez Biard obtenir la clémence de l'époux bafoué, qu'il retire sa plainte, contre la promesse de ne plus recommencer...

Pour être franc, inachevée ou non, l'antibiographie ne laisse pas grand chose d'intact derrière elle. Victor Hugo en ressort à ce point méconnaissable, à ce point ratatiné et mécanique qu'il en devient comme immense, comparable au Garçon de Flaubert, au Picrochole de Rabelais, ou, si l'on préfère, par une anticipation qui projetterait cette écriture quinze ans en aval d'elle-même, fort semblable déjà au Professeur de *La Leçon* ou au Nicolas d'Eu de *Victimes du devoir* : invasion des mots et des lieux communs, délires de grandeur et petitesse des âmes, ravages de la tyrannie et des instincts grégaires, irréalité du monde... Tout se passe comme si Victor Hugo raconté par Ionesco n'était en fait, que l'incursion intempestive d'un personnage arrivé trop tôt sur la scène mentale d'un dramaturge qui ne s'est pas encore découvert lui-même. Et peut-être est-ce justement là l'explication de son inachèvement. Quelque chose d'essentiel, dans *Hugoliade*, n'a visiblement rien à voir avec Victor Hugo, qui n'est au fond qu'un prétexte, une figure spéculaire. La véritable tête de Turc, on le comprend entre les lignes, c'est Ionesco lui-même, dans une partie d'échec en miroir ou, à travers l'autre, il se met échec et mat à chaque chapitre. Ses références littéraires, il le sait bien, sentent le cloaque (E. Bérié, L. Daudet, Ch. Maurras sont

cités à plusieurs reprises). La carrière de critique littéraire où il étouffe est une impasse où il ne pourra jamais donner sa mesure; aucun genre, aucun style ne peut convenir à son esprit ultra négateur, pas même cette poésie-cri dont il fait l'éloge en assassinant l'éloquence hugolienne; le jeune Ionesco se cherche, et ce n'est pas un hasard si *Hugoliade* est traversé çà et là par l'irruption d'un "je" qui s'excuse d'intervenir (" En ce qui me concerne personnellement, bien que l'opinion d'un individu ne puisse intéresser personne aujourd'hui...") et qui parle à son insu de sa quête désespérée du succès, de son découragement et de son errance entre l'ambition de rester un "homme moyen" et celle de devenir un "Saint". Tout le premier chapitre, consacré à une formidable antithéorie du génie, est une méditation à usage personnel : "Pour parvenir, on ne vous demande que le désir puissant de parvenir; on vous demande d'être dominé par une passion absurde, ridicule et totale pour ce qui est extérieur, inessentiel, non substantiel. Le philosophe qui se sert des idées, l'homme politique qui se sert de l'état, l'écrivain qui se sert de la littérature ont voulu, tout d'abord, se servir eux-mêmes (...) L'homme célèbre et génial est celui qui abandonne toutes les choses vraiment essentielles, toutes les aspirations, tous les absolus de l'esprit. Un homme célèbre est un faux dévoué et un dégoûtant arriviste." Le génie et la notoriété sont donc à portée de la main. Il suffit d'accepter de perdre son âme. "Tout homme moyen peut devenir tant qu'il veut (s'il sait vouloir) talentueux et, à un moment donné, même génial. Etre talentueux n'est pas plus honorable que d'être riche. Mais plus on s'élève spirituellement, plus on devient pauvre. Le Saint n'a ni génie ni talent." Pour la sainteté, il est un peu tard, et l'abnégation serait démesurée; quant au génie, est-ce

une voie vraiment désirable, et d'ailleurs est-il encore temps? Lui laissera-t-on simplement le droit de vendre son âme? Il pressent que non. A vingt-six ans, le jeune Ionesco s'est déjà fait une petite réputation de critique en Roumanie. C'est peu. A moins de s'exiler, son destin est scellé : "Tout ne dépend dans cette vie que du premier pas qu'on fait. Le premier pas vous donne toute votre personnalité future . On ne vous permet point de revenir sur vos pas et d'emprunter une autre voie. Le monde a besoin de vous enfermer, une fois pour toutes, dans une définition simple, courte et définitive, sur laquelle on ne peut jamais revenir. Et l'individu est obligé de se conformer à sa propre définition." Ces lignes, dans *Hugoliade*, étaient censées s'appliquer à Biard, le caricaturiste époux de Thérèse. Mais l'implication personnelle est plus que visible. Si Hugo est un nain, Ionesco se voit quant à lui sous les traits du mari cocufié par le nain : "Victor Hugo était dramatique, Biard était bouffon (...) Victor Hugo, lui, était entré dans le monde du pied droit. Dès l'âge de vingt-huit ans, il passait pour génial. Les génies sont des individus extrêmement sérieux (...) il font d'une mouche un éléphant. Cela s'appelle force de création. Tandis que les intelligences négatives — qui, elles, savent refaire la mouche à partir de l'éléphant — ne peuvent jamais avoir de succès. Comment seraient-ils appréciés, ceux qui n'apprécient rien? Comment ne les tournerait-on pas en dérision, quand eux-mêmes tournent tout en dérision?" Comment? En changeant d'espace de référence et en renversant les signes : en allant ailleurs faire de la négation une sorte d'affirmation supérieure. Ionesco mettra une quinzaine d'années à résoudre l'équation, mais quant au principe, la formule était trouvée dès 1935.